

L'HOMME SENSIBLE

DANS LA CAPITALE,

THOMAS SPENSIBLE

THOMAS SPENSIBLE

THOMAS SPENSIBLE

THOMAS SPENSIBLE

THOMAS SPENSIBLE

78. b. 8
5

L'HOMME SENSIBLE K

DANS LA CAPITALE.

É P Î T R E.

Par M. le MARQUIS DE ***.

Vivimus ut sensu nunquam careamus amaro.



A L O N D R E S.

I 7 7 2.



L'HOMME SENSIBLE

DANS LA CAPITALE.

JA I besoin d'être seul ; j'ai des pleurs à répandre...
Quoi ! je veux être seul , quand je suis affligé !...

Ah ! mon cœur est donc bien changé !

A son premier attrait rien ne peut-il le rendre ?

Contre les coups du fort autrefois affermi ,

Quand mon ame souffroit , je cherchois mon ami.

Quel trésor j'ai perdu ! . . . Dans ma sollicitude ,

Je suis tous les témoins , & crains la solitude ;

Tout ce qui m'enchantoit me cause de l'effroi ;

Mes nœuds , jadis de fleurs , sont des fers que je traîne :

Je deviens étranger à moi ;

J'éprouve un sentiment qui ressemble à la haine ,

Et la haine , ô mon cœur , n'est pas faite pour toi . . .

Hair !... en ferois-je capable ?

Non , non ; je le plains trop le mortel implacable ,
Brûlé de ce poison , & de ce fiel nourri.

Hommes cruels , monde coupable ,
Non , je ne vous hais pas ; mais vous m'avez aigri.

Eh ! quelle est donc l'ame sensible ,
Jetée au sein de ces remparts ,
Qui , sur vous fixant ses regards ,
Vous devine , & reste paisible ?

Quand de près l'on vous a vus tous ,
Dans vos perfides cœurs dès qu'on a pu descendre ,
On voit s'anéantir tous ces penchans si doux ,
Ce bonheur qu'on offroit , & qu'on osoit attendre.
Le cœur qui s'endurcit , fut d'abord un cœur tendre.
Vous êtes des ingrats , des tyrans , des jaloux ;
Il faut vous fuir , il faut vous craindre ;
Et celui qui sauroit vous peindre ,
Vous épouvanteroit en vous montrant à vous.

Temples de l'Infortune , où tant d'or se consume ,
Malheureuses cités , prisons du genre humain ,
Dans vos enceintes qu'on renomme ,
Je cherche un être libre , & je le cherche en vain ;
Je vois l'esclave ; où donc est l'homme ? ...
Dans quelle honte il est tombé !

L'injustice l'opprime ou le mépris l'accable ;

Devant l'orgueil de son semblable ,

Là , son front auguste est courbé :

Là , couchés mollement sur la plume & la soie ,

D'imbécilles Crésus , ivres de leurs trésors ,

Des désastres publics alimentant leur joie ,

Au son des instrumens endorment les remords.

Près d'eux la plaintive Misère ,

D'intarissables pleurs arrose ses lambeaux ;

Et des palais pompeux , qu'elle abhorre & révère ,

Les sonores & longs échos

Vont porter à la fois vers le Ciel en colère ,

Et des concerts & des sanglots.

Combien d'êtres flétris ! quel révoltant contraste !

Rapprochement affreux d'indigence & de faste !

Toi , que l'on déifie , & qui me fais pitié ,

Dis-moi donc , malheureux ! à ce séjour de larmes

Quels faux enchantemens te tiennent donc lié ?

Où sont-ils les plaisirs dont tu vantes les charmes ?

Est-ce l'Amour ? la Gloire ? est-ce au moins l'Amitié ?...

L'Amour ! ... tremble à son nom ; as-tu senti sa flamme ?

Connois-tu ce tyran , ce souverain de l'ame ,

Ivre d'encens , de pleurs nourri ,

Toujours cruel , toujours chéri ,

Toujours sûr d'obtenir le tribut qu'il réclame ? ...
 J'en avois fait mon Dieu ; le monstre ! ... il m'a trahi....
 L'Amitié ! ... vain fantôme ! ... où trouver un ami ?

Je fais tout ce qu'un cœur malade,
 Quand il fait un bon choix , peut attendre de lui ;
 Mais combien , s'il se trompe , il s'apprête d'ennui !
 Oreste , hélas , n'est plus ! il n'est plus de Pylade !

Gloire , souffle-moi donc tes feux ;
 Il ne reste que toi , superbe enchanteresse ;
 Loin des amis ingrats , plus loin de la maîtresse
 Que j'aimois plus encor , qui m'a trompé comme eux ,
 Gloire , emporte-moi sur ton aile ;
 Et , laissant un monde infidelle ,
 Planons , perdons-nous dans les cieux.
 Que dis-je ? .. Erreur funeste , & que je crus sublime ,
 Irrésistible attrait de l'homme ambitieux ,
 Sirène , dont le charme embellit jusqu'au crime ,
 Tes accens artificieux
 Appellent au fond d'un abyme ;
 Et le nuage radieux ,
 Dont tu fais éblouir les yeux
 De ta déplorable victime ,
 Recèle la foudre des Dieux.

Quand l'Arbitre suprême enfante le génie,
 De son propre ouvrage étonné,
 Il le lance à regret sur la mer de la vie,
 Et sur son noble front de flamme environné,
 Il écrit : SOIS ILLUSTRE, ET SOIS INFORTUNÉ....

Gloire, Amour, Amitié, vous êtes des mensonges;
 Tous vos tourmens sont vrais, vos faveurs sont des
 songes;
 Pour enchanter nos maux le Ciel vous avoit faits;
 Prenant quelque pitié de l'humaine misère,
 Il vous donna purs à la terre;
 Mais, hélas ! en fléaux nous changeons ses bienfaits.
 Ici brûle & fermente un venin qui nous tue;
 Par l'égoïsme aride & l'orgueil effréné,
 Des plus sensibles cœurs la concorde est rompue :
 La liqueur la plus pure est bientôt corrompue,
 Quand le vase est empoisonné.

De ce pénible état de contrainte & de guerre,
 Quels fruits consolateurs veut-on que l'homme
 espère ?

Ah ! quand on a connu le néant de ses vœux,
 Ce que vaut d'être grand, & même vertueux,
 Désespérant du bien, trahi par ce qu'on aime,

On jouit quelque temps de ses pleurs douloureux ;
Bientôt, plus rarement les pleurs viennent aux yeux ;

Et , lassé de gémir soi-même ,
D'un œil sec , à la fin , on voit les malheureux.
De tant de noirs tableaux l'impression durable
Couvre nos tristes fronts d'un deuil ineffaçable ;
Le sourire attrayant déserte sans retour ;

Nos traits changent de caractère ;
Quand le cœur est blessé , le visage est austère ;
Et , plein de défiance , on l'inspire à son tour.
On perd tout ce qui charme & tout ce qui console.
L'inexorable Temps , de son bras destructeur ,
Vient à chaque moment enlever une erreur ,
Dissiper un prestige , & briser une idole.

L'Amitié fuit , l'Amour s'envole ;
Hélas ! après elle , après lui ,
Chaque instant de nos jours appartient à l'ennui.
L'effroi glace un mortel que l'infortune isole ;
L'amour propre s'indigne , & le cœur se désole.

Toujours prêt à se révolter ,
On se meurtrit avec sa chaîne ;
Pour dernier terme de sa peine ,
On en vient à la mériter.

Alors , si , sur notre passage ,
Le Ciel présente encor l'occasion d'aimer ,

La voix du sentiment n'est plus à notre usage ;
L'œil ne fait plus parler cet aimable langage ,
Et l'ame a des desirs qu'on ne peut exprimer. . . .

Dieux ! feroit-ce là mon partage ?

Dieux ! me condamnez-vous à ne plus m'attendrir ?

Non. Mon cœur se ranime ; il aime ; il va jouir :

Le Ciel me rend la paix qui fuit une ame pure ;

Avec l'œil du bonheur je revois la nature ,

Et pour moi l'existence est encore un plaisir.

Cyprès , quittez mon front ; roses , prenez leur
place.

Dans ce beau jour de fête , accourez , mes amis ;

Vous-mêmes (si j'en ai) , venez , mes ennemis :

Cruels , osez haïr celui qui vous embrasse.

Le Ciel , pour nous chérir , voulut tous nous former :

Il le veut : aimons-nous ; il est si doux d'aimer ! . . .

Le printemps renaît , l'oiseau chante ;

Fuyons loin de la ville , allons revoir les champs.

Que leur aspect me rit ! que leur scène est touchante !

Je retrouve des pleurs avec des sentimens.

Oui , vous me les rendez , solitudes heureuses ,

Bocages embaumés , campagnes amoureuses.

Parmi les laboureurs j'oublierai les méchans.

J'oublierai leurs fureurs & leurs ligue fatales ,

Le despotisme sourd des rampantes cabales,
L'intolérable orgueil de leurs suppôts vendus,
Le triomphe du vice & l'affront des vertus,
Le vil encens brûlé sur l'autel de l'Intrigue,
Et les monstres nourris dans l'antre de la Brigue :
Eloigné des forfaits, je ne les croirai plus.

De la cime de nos montagnes,
J'étendrai mes regards sur tous les vrais trésors :
Des plaines de l'éther & des humbles campagnes,
Muet, j'admirerai les éternels rapports.

Je suivrai les phases fécondes
De ces globes roulans dans le vague des airs ;
Je verrai ce beau ciel, dôme de l'Univers,
Ces milliers de points d'or, qui sont autant de
mondes,
Étinceler au loin dans le cristal des mers.
Recueilli, prosterné devant ces grands spectacles,
Je bénirai l'Auteur de ces constans miracles ;
Et je dirai : MON PERE ! Ô DIEU ! DIEU BIENFAITEUR !
L'HOMME FAIT SON TOURMENT ; MAIS TU VEUX
SON BONHEUR.



